

«Il n’y a pas de volonté politique pour protéger les femmes du harcèlement»

BÉATRICE RIAND Après avoir été harcelée pendant cinq ans sur son lieu de travail et avoir poursuivi en justice son agresseur pendant dix ans, en vain, la Valaisanne écrit son parcours. Percutant.

PAR CHRISTINE.SAVIOZ@LENOUVELLISTE.CH / PHOTO SABINE.PAPILLOU@LENOUVELLISTE.CH

SON PARCOURS

→ Béatrice Riand est professeur de littérature française et de psychologie. Elle a enseigné pendant quinze ans dans une école valaisanne. Trilingue, binationale suisse et espagnole, elle a lutté pendant des années contre son supérieur, auteur de harcèlement à son encontre.
→ Mariée et domiciliée à Sion, elle est maman de deux filles aujourd’hui adolescentes.

Ce livre est-il une thérapie?

En aucun cas. J’ai suivi une thérapie pour me reconstruire et me réconcilier avec les mots. L’écriture est postérieure. Il me fallait d’abord digérer tout cela, et ensuite seulement penser à écrire, penser la forme. Une forme agréable pour ne pas faire fuir le lecteur, mais qui doit tout de même traduire la réalité du harcèlement, et donc sa pénibilité.

Vous avez tenu à soigner le style. C’est factuel et poétique à la fois...

L’écriture est polyphonique. Si je fais référence aux «Fleurs du mal», c’est parce que sans le mal il n’y aurait pas de poésie, la poésie est une réaction face au mal.

Dix ans de procédures, une santé fragilisée, le deuil obligé de votre profession. Des regrets de vous être lancée dans ce combat?

Non. Le harceleur a été reconnu coupable par le Conseil d’Etat qui l’a contraint à la démission. Il a ensuite été con-



Béatrice Riand a écrit son roman autobiographique après s’être reconstruite. Son livre n’est donc pas une thérapie, mais un outil pour que les choses changent enfin en matière de harcèlement en Suisse.

damné à un an de prison avec sursis par le tribunal de district. Après, ma foi, les autorités reconnaissent le harcèlement, mais ne condamnent pas le harceleur, donc cette décision a été cassée par le Tribunal cantonal et le Tribunal fédéral. J’ai clairement perdu. Les femmes ont clairement perdu, parce qu’il n’y a pas de volonté politique de les protéger dans notre pays sur ce plan-là, alors qu’il s’agit pour-

tant d’un problème de santé majeur qui coûte une fortune à la société. Société, qui, par ailleurs, supporte seule les conséquences financières de ce phénomène. Oui, j’ai perdu. C’est vrai, mais j’ai essayé, pour mes filles. Pour les vôtres.

Pendant la procédure, vous avez dû vous soumettre à quatre expertises médico-légales. Comment l’avez-vous vécu?

Les expertises psychiatriques ne peuvent qu’être vécues comme un viol. Un viol à répétition quand elles s’enchaînent, comme dans mon cas, alors que, pourtant, elles concordent. Un viol parce que l’on sonde votre for intérieur dans l’objectif de découvrir si vous êtes une mythomane, une personnalité déviante ou dysfonctionnelle. Cela vous coupe le souffle et vous empêche littéralement de respirer.

Le harcèlement dont vous avez été victime a eu lieu il y a quelques années. Avez-vous l’impression que les choses ont changé depuis lors, notamment depuis l’affaire Weinstein?

Clairément non: sur le plan judiciaire, il n’existe toujours

pas de norme pénale contre le harcèlement moral, sexuel et psychologique. Tout repose toujours sur la victime, qui doit tout prendre en charge, y compris le fardeau de la présomption de culpabilité. Par contre, il est vrai que le phénomène est aujourd’hui mieux connu et que des mouvements comme «Me too» ont permis de libérer la parole. Au-delà de cela, il faudrait plus de solidarité humaine: se taire face à une situation de harcèlement vécue par une autre personne, c’est valider un meurtre psychique. Dans mon cas, la solidarité avec mes collègues a fonctionné, ce qui nous a permis de tous nous libérer.

«C’est un livre-étendard, qui raconte une histoire particulière, certes, mais universelle aussi, celle des femmes que l’on maltraite sans que la société réagisse et les protège: veut-on les femmes à genoux dans ce pays?»

Dans le roman, vous expliquez comment le harcèlement ronge la personne au quotidien.

Le mécanisme du harcèlement est similaire à celui des violences domestiques. Cela commence insidieusement, par des remarques négatives, des reproches injustifiés puis cela prend progressivement une grande ampleur, avec des pressions, des contraintes, des menaces, etc. Et une sidération qui vous paralyse face à l’agression

parce que le for intérieur est détruit, vous doutez constamment de vous. Je doute toujours d’ailleurs. Quand on me complimente, j’ai toujours l’impression qu’on parle de quelqu’un d’autre.

Pourquoi avoir évoqué votre enfance?

Personne ne sort jamais indemne de son enfance. Ce que l’on vit adulte entre en résonance avec les blessures passées. En ce qui me concerne, c’était un problème de légitimité, et, face à un supérieur qui ne cessait de la remettre en question, sur le plan intellectuel ou professionnel, j’en ai beaucoup souffert. Le pervers narcissique est très habile pour détecter les failles de ses victimes.

Vous vous en êtes sortie. Vous êtes une résiliente.

Le crash a eu lieu. Maintenant, je l’admets et je l’accepte. Comme j’en accepte toutes les conséquences. Il y a un «avant» et un «après», mais oui, je crois qu’il y a toujours de belles choses à vivre. La réponse est à trouver en soi, finalement, pas chez le thérapeute ou dans la justice des hommes. Il faut du temps pour le comprendre.

Qu’aimeriez-vous que ce livre apporte?

C’est un livre-étendard, un livre qui raconte une histoire particulière, certes, mais universelle aussi, celle des femmes que l’on maltraite sans que la société réagisse et les protège: veut-on les femmes à genoux dans ce pays? Parce que c’est de cela que l’on parle, c’est à cela qu’aboutit le harcèlement. Je rêve, peut-être, mais pourquoi ne pas imaginer les conseillers nationaux valaisans s’unir par-delà les partis pour porter ce dossier et le faire aboutir?

Que conseilleriez-vous à une personne harcelée?

Qu’elle brise le tabou du silence pour se confier et chercher des soutiens autour d’elle. Qu’elle se constitue un dossier avec des faits précis et des témoins. Qu’elle évite de se trouver seule avec son agresseur. Qu’elle en appelle à sa hiérarchie. Qu’elle voie rapidement un médecin et un avocat, qui sauront l’orienter et l’épauler. Qu’elle n’oublie pas de respirer.

Ce si beau style qui dit l’innommable

«Je n’oublie pas. Je ne pardonne pas. J’attends dans la joie. Un jour, je danserai sur sa tombe.» Les mots de Béatrice Riand claquent de vérité. Ils disent l’innommable avec style. Dans un livre finement ciselé, avec des mots justes, l’auteure nous emmène avec elle, sur ce chemin semé d’embûches et d’horreur. Elle parvient à expliquer la violence et la puissance destructrice du harcèlement. L’impuissance qui en découle aussi. Le roman se lit d’une traite. Il est passionnant, prenant, déroutant parfois. L’auteure a voulu éviter le pathos en utilisant un style froid pour raconter le factuel. Pourtant, l’émotion est partout. Béatrice Riand voulait faire du beau avec le mal qu’on lui a fait. Elle le réussit à la perfection.

«J’aurais préféré Baudelaire heureux», de Béatrice Riand, aux Editions Baudelaire, 2018.

